

# Note sur l'évolution du travail social

PAR GILBERT MURY

« **L**E psychiatre est un flic. Le prof. est un flic. Le travailleur social est un flic. » Vrai ou faux ? En tout cas, même des psychiatres, des profs et des travailleurs sociaux le disent, surtout les jeunes. Et on conviendra facilement que les institutions officielles n'ont jamais payé quelqu'un sans attendre de lui qu'il contribue au maintien de l'ordre, que ce soit en maniant la matraque, les principes de la morale bourgeoise ou des méthodes plus subtiles de séduction. La classe dominante — qui se fait pudiquement appeler « la société » — exige de tout un chacun qu'il se comporte en flic, surtout lorsqu'il s'agit des fonctionnaires ou assimilés, chargés d'empêcher le scandale.

Les âmes charitables ne subventionnent pas non plus pour le plaisir les œuvres privées qui se penchent sur les « inadaptés ». Il ne serait donc pas nécessaire d'écrire un article pour découvrir ce que la bourgeoisie attend des travailleurs sociaux ; nous le savons déjà. Mais tous les travailleurs obéissent-ils aveuglément à la bourgeoisie qui tient les cordons de la bourse ? Et jusqu'à quel point ? Là est la question.

Dans les usines, les travailleurs le savent bien : les contremaîtres en général sont considérés comme « des petits chefs ». Lorsqu'ils respectent les directives patronales, ils sont là pour imposer les normes productives et le respect de l'ordre. Ils emploient la contrainte sous toutes ses formes, y compris celle de la séduction. Mais, à tel ou tel contremaître considéré comme un individu particulier, la question peut être posée : « Es-tu avec nous ou avec eux ? » Il est vrai que la réponse est souvent donnée avant la question — par la conduite effective de l'homme.

## L'EVOLUTION DU TRAVAIL SOCIAL

Ainsi le problème n'est pas simple. Même si la dénonciation globale d'une profession peut être stimulante, il reste qu'au métaphysicien d'autrefois qui se demandait : « l'homme est-il libre ou nécessité ? », nous avons appris à répondre en étudiant les conditions historiques et psychologiques de la libération. De même, les travailleurs sociaux ont une histoire, fût-elle récente. Et il n'est pas inutile de se demander ce qu'est devenue leur réponse à l'attente spécifique de la classe dominante qui a donné naissance à ce type de profession.

Mon expérience personnelle est plus importante en ce qui concerne les assistantes, à la formation desquelles je participe depuis quinze ans. On m'excusera donc de me limiter, pour l'essentiel, à cette catégorie.

### *La dame d'œuvre professionnelle.*

Quand la profession d'assistante sociale naît — dans les années 1920, et tout d'abord sous l'étiquette d'infirmières visiteuses — de quoi s'agit-il ? En premier lieu de remplacer ces dames de la paroisse qui se font plus rares et qui, comme tous les bénévoles, ne peuvent être astreintes à une discipline de travail. Le re-démarrage industriel après 1914 rend plus que jamais indispensable cette fonction de bienfaisance autoritaire dont les sociétés rurales se passent plus facilement. Le logement exigü de l'ouvrier, à la fois explique la famille restreinte (père, mère et enfants) et n'est rendu tolérable que par elle. La cause et l'effet échangent leurs positions. L'important ici, d'ailleurs, n'est pas de déterminer ce qui est premier, l'œuf ou la poule, mais de constater que la disparition de la famille rurale élargie (grand-parents, cousins...) rend nécessaire l'apparition de mécanismes nouveaux de sécurité pour empêcher la classe ouvrière (qui rapporte) de perdre sans cesse des éléments au profit du sous-prolétariat (qui ne rapporte pas, au moins directement).

Mais ce genre d'intervention n'a pas uniquement — ni même principalement — un but économique. Il s'agit d'utiliser l'aide matérielle pour forcer la porte des travailleurs et introduire, par des prêches moralisateurs, les saines conceptions d'une obéissance résignée. A cette fin, les assistantes sociales de la première génération reçoivent une sérieuse formation juridique. En principe leur connaissance des lois leur permet de rendre un certain nombre de services aux pauvres gens — pauvres aussi en information. En réalité le droit, tel qu'elles l'apprennent, renforce une conviction qui existe spontanément dans l'ensemble des

## GILBERT MURY

milieux sociaux dominants : *ma* norme, celle de mon groupe, est *la* norme. Comme *ma* famille est *la* famille. Comme *ma* vision de l'homme au travail définit *le* bon ouvrier.

Dans les milieux sociaux dominés, le processus est plus complexe. D'une part, le travailleur appartient à sa classe et en vit les valeurs. D'autre part, sa classe — et lui-même — sont présents dans une société globale où les idées dominantes sont celles de la classe dominante. C'est dire que le second système de valeurs n'est pas enraciné en lui de la même façon que le premier. Mais il est assez puissant — surtout au niveau du discours — pour que la dame d'œuvre, fût-elle professionnalisée, suscite des réponses-réflexes sur le modèle attendu. Bien sûr, la personne qui apporte de l'argent dans des moments difficiles pourra être approuvée pour lui faire plaisir. Même si on ne croit plus à ce qu'elle dit, du moins y a-t-on cru jadis par une partie de soi-même, — et sait-on à quel ensemble de modèles se référer pour plaire ?

Tout ceci est fort simple. Si simple qu'on ne s'étonnera pas de voir par la suite le colonel de La Roque doter le Parti social français d'un service social où apparaissent de « vraies » assistantes. C'est là qu'il est facile de voir comment l'idéologie des classes dominantes se donne un pouvoir de diffusion vulgarisée pour atteindre les masses... avec des succès très inégaux selon les hommes et les groupes auxquels elle est proposée.

Seulement le passage de la dame d'œuvre bénévole à l'assistante professionnelle va poser des problèmes tout à fait inattendus. Et tout d'abord on ne saurait oublier que les raisons de se faire professionnelle — « les motivations » — supposent un certain nombre de ruptures.

Il n'est pas encore de très bon ton qu'une fille prenne un métier. Ni mariée, ni religieuse, l'assistante sociale, en dépit d'un personnage de « sainte laïque », ne satisfait pas les ambitions de son milieu d'origine. Il ne manque pas d'assistantes qui ont opté pour cette profession sur la base d'une histoire familiale difficile au cours de laquelle les normes bourgeoises n'avaient été qu'à demi intégrées. Il s'agit souvent de jeunes filles à qui une famille de notables n'a pas donné l'avenir qu'elles étaient en droit d'espérer. Et il est fréquent que leurs frères et leurs beau-frères aient eu un destin plus brillant. Soit régression sociale, soit souci exclusif des héritiers du nom, quelle que soit l'explication de cette situation décevante, la future assistante n'a été ni dotée, ni mariée. Ou encore sa famille d'origine ne lui a pas assuré les moyens de faire des études supérieures. En tout cas, à un moment quelconque, l'appui des siens lui a fait défaut. Elle est livrée à une condition

## L'EVOLUTION DU TRAVAIL SOCIAL

salariale en contact avec des milieux sous-prolétariens. Le choc n'est pas moins rude parce qu'elle l'a voulue. Ce genre de choc engendre souvent une insécurité, même lorsque celle-ci est compensée par une attitude autoritaire.

Dans beaucoup de cas, la jeune fille s'est à demi-détachée de son milieu. Elle est animée d'une idéologie sociale chrétienne qui ne l'empêche nullement d'être politiquement à droite, mais qui exprime et renforce son besoin de s'identifier à ses clients. C'est ainsi que j'ai connu de vieilles assistantes qui prêchaient l'ordre moral, mais qui grinçaient des dents avec des réflexes de militants de gauche si on leur racontait des histoires d'ouvriers embourgeoisés, vivant de nourritures coûteuses dans un confort enviable. Là leur colère était l'expression d'une solidarité naissante.

Dès les premiers moments, la bourgeoisie a mené son jeu idéologique habituel qui, dans le cas précis des assistantes sociales, n'était pas sans danger. D'une part, la classe dominante entend bien faire passer le respect de l'ordre qu'elle a engendré pour la valeur suprême. D'autre part, elle ne peut le faire qu'en se présentant comme porteuse et garante de l'intérêt général de la société et en particulier des sous-prolétaires auxquels elle dépêche les « saintes laïques ». L'individualisme qui règne encore dans l'idéologie officielle désigne alors le client comme le personnage central de l'aide sociale. Même lorsqu'il s'agit de lui inculquer une saine résignation, le sous-prolétaire est malgré tout présenté dans sa réalité personnelle comme le centre de l'action à mener. Or les assistantes sociales, privées du prestige que leur donnerait le mariage ou le couvent, frappées en pleine figure par la révélation de la misère, incapables d'ailleurs, dans un premier moment, de se libérer d'une idéologie traditionnelle où la charité chrétienne joue son rôle, n'ont guère d'autres moyens de survivre que de s'engager à fond dans la tâche qui leur est confiée.

Elles se penchent avec une sollicitude autoritaire sur les pauvres gens. Mais cette activité donne un sens à leur vie et elles souffrent d'agir à l'aveuglette. C'est-à-dire que, dans leur zèle à faire ce qu'on leur dit, elles prennent très au sérieux un certain nombre de thèmes comme ceux de la « confiance » du client, ou de la prise en charge de ses intérêts, fussent-ils matériels. Ainsi se développe très vite une morale professionnelle, une déontologie dont la structure est imperceptiblement différente de celle qui aurait entièrement satisfait les attentes de la bourgeoisie. Les aspects qui expriment brutalement et directement les intérêts de la classe dominante sont quelque peu estompés au profit des aspects qui traduisent la prétention de la

## GILBERT MURY

classe dominante à passer pour gardienne et garante de l'intérêt général, donc, dans ce secteur particulier de la « personnalité » des pauvres gens.

Toutefois, tant que l'intérêt du client est réputé inclure le respect aveugle de l'ordre et du pouvoir établi, on ne saurait déceler la fêlure dans la porcelaine du service social, ni beaucoup modifier son allure générale.

### *Une évolution difficile.*

Faisons un bond dans le temps. Les nouveaux chocs qui accompagnent et suivent la Deuxième Guerre mondiale ne sont pas étrangers au développement d'une insatisfaction évidente dans le milieu des assistantes. Toutefois, il est permis de penser qu'ils ont plutôt accéléré que provoqué une prise de conscience qui n'a encore, à vrai dire, aucune dimension politique explicite. Simplement les travailleuses sociales — que la bourgeoisie elle-même choisit d'orienter vers le sous-prolétariat — acceptent de plus en plus difficilement que le flot de souffrances déferle vers elles sans qu'elles puissent apporter autre chose que des palliatifs dérisoires. Elles supportent très mal le spectacle de la douleur, et surtout que la douleur soit un spectacle, dans la mesure où elles se sentent démunies de toute efficacité à long terme. Même leur idéalisme latent ne trouve pas son compte à cette situation. Lorsque la situation dramatique d'une famille les amène à faire le tour des œuvres privées ou semi-publiques auprès desquelles il est possible d'obtenir un secours, la reconnaissance ou la servilité qu'on leur témoigne les laisse incapables de répondre à la question fondamentale : pendant tout ce travail, et au prix de tous ces efforts, quel est le véritable changement dans la situation du client et des siens ?

Une notion commence à jouer un rôle important dans ce travail de réflexion, celle d'adaptation. Et on le comprend d'autant mieux que la première « vocation » des assistantes a été de se tourner vers les « inadaptés ». Or, comme les origines de classe, les traditions d'un christianisme sociologique et la pression des institutions officielles se rencontraient pour leur interdire de s'interroger sur l'ordre établi, c'est l'individu qui fut mis en question. C'est à lui qu'il fut demandé de s'adapter au monde extérieur, de vivre conformément aux normes de la bourgeoisie présentée comme partie intégrante de la réalité. Le rêve est alors d'organiser un monde sans problèmes en aidant les misérables à se plier aux exigences de l'environnement. Et, puisqu'il existe un écart monstrueux entre le comportement des

## L'EVOLUTION DU TRAVAIL SOCIAL

sous-prolétaires, d'une part, et une conduite acceptable soumise aux modèles diffusés par la bourgeoisie, d'autre part, puisque les méthodes traditionnelles n'ont pas suffi à combler ce fossé, le service social français va chercher des méthodes nouvelles. Il se lance dans une révision déchirante de la psychologie de bon sens à laquelle il était jusqu'alors attaché. Son avant-garde admet qu'il ne suffit pas d'enseigner la morale pour l'obtenir.

Dès lors cette avant-garde s'efforcera de formuler théoriquement ce qu'elle a constaté pratiquement. Si les comportements aberrants résistent aux bons conseils, c'est qu'ils s'enracinent dans un inconscient irrationnel. Ils apparaissent alors comme le produit d'une contradiction entre le principe de plaisir et le principe de répétition d'une part, le principe de réalité, d'autre part. C'est l'histoire personnelle des individus, ballottés de familles incomplètes en institutions charitables, privés de sécurité, donc incapables de maturité affective, qui est à l'origine des crises traversées par les familles les plus pauvres. La psychanalyse, après avoir franchi l'Atlantique d'Est en Ouest, fait le trajet inverse et nourrira durant de longues années une réflexion d'abord marginale et menée dans un premier moment par de petits groupes à l'écart des institutions.

Ce n'est pas ici le lieu de s'interroger sur la portée conservatrice ou révolutionnaire de la psychanalyse considérée en elle-même. Il faudrait, pour y parvenir, distinguer entre la pratique clinique et l'idéologie. Entre la psychanalyse en pays capitaliste et en pays socialiste, en pays agraire et en pays industriel développé. Et il est probable que le freudo-marxisme, d'une part, le freudo-structuralisme, d'autre part, n'ont pas plus d'efficacité que le refus de prendre en considération les résultats obtenus sur le terrain de la psychothérapie.

Dans le cadre du travail social, il pouvait sembler que l'introduction d'une inspiration psychanalytique ne présentait guère de danger pour la bourgeoisie. En effet, la psychanalyse classique inclut dans « le principe de réalité » qu'il faut être capable de reconnaître, en dépassant le principe de plaisir, ou du moins en l'incorporant à une prévision rationnelle, l'ensemble des normes sociales reçues. On pouvait donc supposer que l'influence des idées dominantes — celles de la classe dominante — ne serait pas remise en question. Et une certaine mode intellectuelle s'en mêlait. Le désir de « modernisme » jouant son rôle, certains milieux réactionnaires ou bureaucratiques laissaient faire, sans doute parce qu'ils faisaient l'hypothèse implicite d'une corrélation entre l'apaisement social visé par les « relations humaines » dans l'industrie et le dépassement de l'agressivité par le *counseling* et le *case-work*.

## GILBERT MURY

De nouvelles méthodes de travail social purent ainsi se développer, sinon sans heurts, du moins sans être écrasées par une opposition sans faille.

Il faut cependant souligner que, dès ce moment, les professionnelles du service social n'ont bénéficié que de neutralités vagues et lointaines. En fait elles s'engageaient de leur propre initiative dans cette direction. Leurs nouvelles conceptions se heurtaient à de sévères critiques de la part des employeurs. Il leur fallait se réunir par petits groupes autour de psychiatres en payant elles-mêmes les frais de leur propre participation : les « services » n'auraient pas accepté de prendre en charge cette aventure. Et, de fait, il est facile de comprendre pourquoi.

D'une part, ce que nous avons appelé la « fêlure dans la porcelaine du service social » se creusait et s'élargissait considérablement. L'assistante s'éloignait de son rôle juridique. Elle perdait le contact avec les réalités administratives. Elle refusait d'adhérer à la méthode et au principe de la carotte et du bâton : exiger le respect des normes légales, morales ou administratives, en échange d'un certain nombre d'aides matérielles. Elle choisissait de s'enfoncer toujours plus avant dans la considération de la personne et de l'histoire du client.

Ainsi s'aggravait une contradiction déjà ancienne : payée par une institution officielle pour s'occuper des sous-prolétaires, l'assistante est tenue dès l'abord à une double fidélité. Dans la perspective de l'idéologie bourgeoise, il n'existe aucun conflit insurmontable entre les besoins de la bureaucratie employeuse et ceux des pauvres gens. Dans la réalité, il apparaît constamment une alternative, une nécessité de choix, un déchirement qui a pesé très lourdement sur l'histoire des travailleuses sociales. Toute technique inspirée de la psychologie des profondeurs, de la prise en considération prioritaire des besoins, des aspirations et des fantasmes propres aux clients, conduit l'assistante à se désintéresser, dans une certaine mesure, des directives venues d'en haut. Elle tend à les subir comme des contraintes, voire à ruser avec elles, non seulement pour les mêmes raisons que les autres salariés, mais aussi par volonté de rester d'abord liée à une autre fidélité.

De ce point de vue, la déontologie plus ou moins implicite, puis formulée dans le cadre accepté de l'Association nationale des Assistantes sociales, revêt une signification beaucoup plus redoutable pour l'administration à partir du moment où la « technique » professionnelle fait passer au second plan, sans d'ailleurs les supprimer pour autant, toute une série de démarches et d'aides matérielles.

Mais l'apparition d'un *case-work* d'inspiration psychanaly-

## L'EVOLUTION DU TRAVAIL SOCIAL

discours — pour que la dame d'œuvre, fût-elle professionnalisée tique allait aussi ébranler l'adhésion des assistantes sociales à la morale constituée. Quelles qu'aient pu être les intentions de Freud et quelles que soient les implications de sa méthode à long terme, une chose est certaine : la morale sexuelle puéride et honnête, les douces légendes de l'innocence enfantine, les postulats de l'infaillibilité des parents dans l'éducation sont envoyés aux oubliettes. Mieux ou pis, la doctrine veut que le sujet perturbé dans son comportement ne soit pas jugé, mais traité. Un relativisme redoutable est ainsi introduit sur le terrain des idéologies. Le bien et le mal, l'adaptation et l'inadaptation, le conformisme et la délinquance tendent à apparaître comme des fleurs de couleurs différentes poussées sur une même tige.

### *Formation psychanalytique et double fidélité.*

Ces quelques remarques ne signifient nullement qu'il suffise d'introduire dans le travail social une dimension analytique pour écarter à jamais l'accusation dont nous sommes partis : l'assistante, l'éducateur, l'animateur est un flic. Il se peut très bien que le passage de la matraque à la subtilité ne modifie pas radicalement la nature de l'objectif poursuivi. De ce point de vue, le refus de discerner les contradictions entre classes antagonistes et la reconnaissance de « la société » comme un tout homogène, sont aussi redoutables que le recours à des notions comme celle de « maturité affective » qui, dans l'usage courant, tend à s'identifier à l'état honorable d'adulte digne de ce nom, à la conformité aux normes diffusées par la classe dominante.

Cependant l'ébranlement provoqué par cette évolution idéologique dans la mentalité bourgeoise classique s'étend de proche en proche à beaucoup d'aspects des certitudes jusqu'alors acquises. Les assistantes sociales, encore en grande majorité célibataires, soumises à une répression sexuelle féroce dans son principe, ne peuvent voir s'effondrer certains secteurs de leurs convictions les plus naïves sans que tout l'équilibre de leur conservatisme de parade soit profondément ébranlé. Comme nous avons vu plus haut que l'identification au client provoquait chez elles l'apparition de certains réflexes sociaux « de gauche » même lorsqu'elles étaient politiquement à droite, il serait possible de dire que l'ébranlement provoqué par l'apparition de la pensée et de l'approche clinique inspirées de Freud a rendu plus difficile le refoulement des identifications ou, si l'on préfère, des solidarités jusqu'alors nées ou contrôlées



## GILBERT MURY

au niveau de la conscience. Dans la subjectivité de l'assistante, les normes sexuelles jouaient un rôle trop important pour que son univers mental ne soit pas bouleversé par la nécessité d'adopter une attitude de neutralité devant toute une série de conduites qui lui auraient semblé abominables et infernales quelques années plus tôt.

Enfin, la double fidélité comporte une double identification. Mais, plus l'assistante a tendance à s'enfoncer dans les profondeurs de la psychologie de son client, et plus le service qui la paye lui apparaît en extériorité par rapport à elle. Ce sentiment est encore renforcé par la différenciation des méthodes de pensée propres au service social par rapport à celles de la bureaucratie : tant que l'assistante recevait un enseignement à armature juridique, sa capacité de communiquer avec sa propre administration était très grande. A partir du moment où les attitudes psychologiques l'emportent, il lui devient de plus en plus difficile de remonter en-deçà de l'assistante-chef pour se reconnaître dans les échelons hiérarchiques où le droit et l'économie occupent tout le champ de la conscience intellectuelle. Mais il n'en résulte pas que l'assistante — qui, du reste, n'a pas, en général, suivi une psychanalyse didactique ni même classique — puisse se transformer en un thérapeute d'inspiration freudienne, sans autre forme de procès. Il faut aussi tenir compte du mode de ses rencontres avec ses clients : elle les voit assis ou debout, non allongés sur un divan. Et spontanément ils lui apportent des problèmes matériels. Les questions pratiques posées par les enfants jouent aussi, dans l'univers célibataire du service social, un rôle considérable. Bref, l'exercice de cette profession pose des problèmes auxquels le psychanalyste n'est guère confronté ou, en tout cas, qu'il résout très incomplètement.

Ne s'identifiant plus à l'institution, alors même qu'elle s'efforce consciencieusement et consciemment de travailler pour elle et de mériter ce qu'elle gagne, l'assistante éprouve un malaise de plus en plus profond : elle ne peut se résigner à être une salariée comme les autres. Mais elle ne parvient déjà plus à choisir de se considérer ou d'être considérée comme le porte-parole d'une administration qui, de plus en plus, lui semble lointaine. Tout juste se retrouvera-t-elle en accord avec elle-même si elle décrit les contraintes, les normes, les règles administratives comme autant de réalités qu'il n'est pas possible de traiter par le mépris sans subir de graves mécomptes pratiques.

Ainsi a-t-elle tendance à établir une différence entre son identification effectivement très profonde avec le client, d'une

## L'EVOLUTION DU TRAVAIL SOCIAL

part, et, d'autre part, sa fonction de représentation sociale à laquelle elle n'ose pas souvent se soustraire, mais qui cesse d'être une source gratifiante de prestige, pour devenir une obligation morale et finalement une contrainte professionnelle.

Dans cette position nouvelle, elle sera beaucoup plus soucieuse de favoriser la capacité d'invention dynamique de son client, sa rupture avec le poids énorme des handicaps de la misère, que de s'assurer qu'il accomplit exactement ses tâches et ses devoirs.

Il serait naturellement trop facile et trop optimiste aussi de limiter le problème à l'équilibre établi entre les deux fidélités. Ce qui rend très malaisé à l'assistante « nouveau style » d'échapper aux vestiges subtils de la matraque originelle, c'est qu'à cette étape de son évolution, elle n'est nullement dégagée d'une certaine façon de privilégier à ses propres yeux, et par conséquent à ceux des autres, les convictions de son milieu d'origine, bourgeois ou petit-bourgeois. Et, même lorsqu'elle vient d'un foyer plus modeste, rien ne prouve que le groupe familial où elle a construit sa personnalité soit plus sensible à la conscience de classe qu'à l'appartenance à la « société globale » dominée par les idées bourgeoises.

Bien sûr, elle a appris à ne pas brandir de telles normes comme un drapeau. Pourtant, par ses attitudes, par ses silences, par la satisfaction qu'elle ressent à voir ses clients évoluer dans telle ou telle direction, on ne peut dire qu'elle soit indifférente à des choix, en dernier ressort, politiques. Au prêche ou à la propagande, a succédé une attitude encore ambiguë, une présence personnelle encore mêlée à une vision du monde petite bourgeoise implicite et à une appartenance à « l'administration », à un rôle de représentativité sociale qui, sans être complètement accepté, n'est pas non plus totalement rejeté. Cette incertitude est sensible lorsque les professionnelles s'efforcent de définir leurs fonctions dans des réunions intérieures et lorsque le client, par ses attentes et ses comportements, marque qu'il les reconnaît comme représentantes d'une institution en place.

### *Fonction politique du principe de réalité.*

Quand de jeunes assistants sociaux et assistantes sociales, déjà présents sur le terrain ou encore étudiants, reprochent à leurs aînés d'avoir été des « flics », ils peuvent faire état d'une incertitude, d'une hésitation, d'une ambiguïté, que leur profession a certainement beaucoup de mal à dépasser. Oui,

si la prise en charge du client a envahi presque tout le champ de la conscience professionnelle. Oui, l'appartenance institutionnelle est surtout là comme un scrupule, presque comme un remords, en tout cas comme le lieu où il est le plus difficile de communiquer. Mais l'irruption de la pensée freudienne n'a nullement dissipé le caractère à la fois simpliste et équivoque de la reconnaissance de la société bourgeoise comme « réalité » — dans le sens que ce mot prend dans l'expression « principe de réalité ».

La réalité, en fin de compte est-elle ce que je dois subir ou ce qu'il m'appartient de transformer? Entre les fatalités biologiques et les menus détails de la vie sociale qui cèdent à une simple pression verbale, entre ces deux secteurs, l'un absolument rigide et l'autre si plastique qu'il est possible de le remodeler à chaque instant, s'étend une vaste zone qui n'est ni donnée une fois pour toutes, ni livrée à une bonne volonté individuelle. Il est bien clair que les secteurs de nécessité, de combat et de plasticité ne sont pas « réels » dans le même sens du terme. Et qu'un certain type d'orientation analytique, dont il ne m'appartient pas de dire si elle est une simplification abusive, tend à rendre l'action impossible en les identifiant tous les trois.

C'est là une déviation d'autant plus redoutable qu'après bien des péripéties, la formation de *case-work* a été finalement prise en charge, dans la plupart des cas, par les « services », c'est-à-dire, en fin de compte, par les institutions. Sans doute celles-ci seraient-elles fort en peine de faire dispenser cette formation par des cadres administratifs, mais elles la financent. L'assistante en cours d'emploi qui veut bénéficier de l'apport de méthodes modernes, donc finalement d'une véritable promotion, au moins intellectuelle et personnelle, y accède bien souvent par une procédure qui concerne l'organisme employeur, tout comme le recrutement d'une école de cadres.

Cette situation objective vient s'ajouter à une difficulté subjective. Surtout jusqu'en Mai 1968, beaucoup d'assistantes sociales n'ont pas réussi à se penser comme des salariées. Tout en protestant avec une vigueur croissante contre l'insuffisance de leur rémunération, elles se considèrent comme tenues à une loyauté, et même peut-être plus précisément à un loyalisme, qui leur rendent extrêmement difficile de présenter à leurs clients les règlements, les normes ou les exigences des institutions dont elles relèvent comme des faits et non des valeurs. Lorsqu'elles transmettent une information sur l'institution qui les paye, elles ne se différencient pas clairement de celle-ci et ne parviennent que très malaisément à présenter

les décisions d'une administration pour ce qu'elles sont : des mesures sur lesquelles elles, assistantes, n'ont aucune prise, qui sont indépendantes de leur volonté.

Ainsi peut-on regretter, en fin de compte, que l'évolution du service social ne l'ait pas suffisamment conduit à rompre les amarres avec des traditions pourtant largement dénoncées, sinon complètement éliminées. En présentant le plus souvent les institutions de la classe dominante comme une réalité nécessaire, et faute d'avoir tiré au clair la nature de leurs relations avec le service employeur, faute aussi d'une critique sociale radicale qui aille au-delà de l'ébranlement provoqué par le pan-sexualisme freudien, les assistantes sont loin d'avoir toutes assumé les conséquences de la prise en charge prioritaire du client — prolétaire ou sous-prolétaire.

C'est là une critique dont il est extrêmement difficile d'évaluer l'exacte portée. A partir du moment où le conservatisme social cesse de s'explicitier dans le discours clair pour opérer au niveau du geste et de l'attitude, du ton de la voix, voire de menus détails d'expression, en apparence secondaires, il peut honnêtement — avec une honnêteté subjective — se présenter comme un apolitisme. Son rôle reste tout aussi néfaste avec une efficacité accrue. Mais, d'un autre côté, il serait absurde de négliger des symptômes comme la sympathie agissante et prolongée d'un nombre très appréciable d'assistantes formées aux méthodes nouvelles pour le mouvement révolutionnaire de Mai. Ce qu'on appelle aujourd'hui « le malaise du service social » tient, en partie, à cette ouverture sur la spontanéité contestataire.

Il est vrai que les risques de récupération sont toujours très grands. L'assistante qui se lasse d'aller de misère individuelle en misère individuelle et qui s'oriente vers une transformation politique de la société, ne dispose pas des moyens d'analyse politique qui lui permettraient de comprendre et de vivre jusqu'au bout un pareil choix. Elle sombre, le plus souvent, dans le réformisme pour des raisons que nous n'avons pas ici la place d'exposer. D'une manière générale, elle s'efforce de ne pas sortir de la profession. Elle rêve de voir le service social soit s'introduire au Plan — imagination qui passe actuellement de mode mais qui était très vive voilà encore deux ans —, soit prendre appui sur les « techniques » encore peu connues en France du *group work* et du *service de communauté* pour aménager le monde sans le casser. Il est même curieux de constater qu'un certain nombre de jeunes — y compris parmi ceux et celles qui lancent le mot d'ordre accusateur : « le travailleur social est un flic » — paraissent

## GILBERT MURY

s'imaginer qu'en agissant à l'échelle des institutions, fussent-elles locales, ils obtiendront un certain pouvoir dont il leur sera donné de faire un usage révolutionnaire sans que la classe dominante réagisse en cherchant à leur briser professionnellement les reins. C'est dans ce climat de confusion croissante que se poursuit, à l'intérieur du service social, un débat dont il faut guetter patiemment le déroulement à son rythme de croisière.

La question du rapport établi entre les assistantes et ceux qu'il est convenu d'appeler les « inadaptés » ne constitue d'ailleurs qu'un aspect de la question. De plus en plus les travailleurs sociaux, pour beaucoup de mauvaises raisons et parfois de bonnes, tentent de s'arracher à ce champ d'action. Mais il ne semble pas possible pour autant d'esquiver le véritable problème : les professionnels de « l'aide » sont des salariés. Ils n'obtiendront de leurs employeurs qu'une indépendance relative et souvent illusoire. La formation peut seulement contribuer à ce que chacun (ou chacune) puisse déterminer en connaissance de cause quel sera son comportement effectif à l'égard d'un client qui appartient à une certaine classe et devant une administration qui exprime nécessairement, dans ses structures officielles, les intérêts d'une autre classe.

### *Non-directivité et révolution.*

Il me semble, par exemple, que la portée politique du débat sur la « non-directivité » n'a pas été toujours très bien comprise. Il n'est pas question d'imaginer que l'assistante puisse se débarrasser de son statut, de sa fonction, de sa tâche. Elle est perçue par le client comme exerçant un métier et non une activité de militante révolutionnaire. Il n'en est pas moins possible pour elle d'apporter une double contribution, d'une part en informant, avec une objectivité véritable, celui à qui elle s'adresse, d'autre part et surtout en l'aidant à être lui-même. Je ne puis ici que renvoyer rapidement à des travaux antérieurs. Disons, en gros, qu'à un niveau plus profond que l'appartenance à la société globale, c'est-à-dire la soumission à la classe dominante, l'histoire personnelle des travailleurs a constitué un ensemble de sentiments, d'images, d'attentes, de rôles qui définissent la mentalité ouvrière. Mais ce qui est plus profond n'est pas nécessairement déterminant. Plus la misère écrase le travailleur, plus l'oppression est grande et plus cet aspect de son être social éprouve de peine à se manifester. Pour prendre un exemple particulièrement massif,

## L'EVOLUTION DU TRAVAIL SOCIAL

l'accidenté gêné dans le geste de travail par les séquelles de sa blessure, faute d'être reconnu dans la pratique et par sa pratique comme un ouvrier à part entière, a du mal à retrouver cet ensemble de dynamismes qui constitue son appartenance à la classe. Il perd avec son habileté professionnelle un point d'appui sur lequel s'appuyer pour vivre : la solidité prolétarienne. Nous ne parlons pas ici du militant : toutes les enquêtes tendent à montrer qu'ayant accédé à une conscience politique de classe, il peut résister mieux que d'autres à la perte de son enracinement par le geste ou par l'acte de métier. Ce sont là deux types de niveau différent de conscience de classe.

Au fond, tout ce que permet la non-directivité, c'est le retour à l'expression plus libre de ces éléments de la personnalité de base qui constituent dans le *moi* l'amorce de la présence à un *nous*. Bien entendu, il ne s'agit nullement là d'une démonstration, voire d'un commencement de preuve. Je m'adresse seulement à ceux qui n'écartent pas l'hypothèse selon laquelle l'histoire personnelle de chacun se déroule dans des conditions que structurent à la fois certains incidents de parcours individuels, la présence à une société globale et — ce qui est ici capital — l'appartenance à une classe déterminée. La libération des dynamismes ainsi structurés ne représente pas un acte en soi révolutionnaire, mais elle permet le retour à une situation que l'on peut appeler normale ou classique et à l'intérieur de laquelle un individu jusqu'alors marginalisé deviendra plus libre de suivre l'évolution générale du prolétariat dans le combat de classes. Même dans le cas où il s'agit d'appartenance à d'autres couches sociales opprimées, nous savons depuis Mai toute la portée d'un refus de la robotisation généralisée que nous propose la société capitaliste moderne — et, certes, ce refus ne suffit pas à tout.

En d'autres termes, si le travailleur social fait une analyse correcte de la situation institutionnelle de l'individu et autorise, par un comportement centré sur le client, l'émergence dans les mots et dans les faits d'une personnalité de base ouvrière, ou à tout le moins populaire, il tend, non à renforcer, mais à dissoudre le dur réseau de règles, de normes et de lois bourgeoises qui constituent ensemble le flic que j'ai dans la tête. Il est absurde de croire que cette perspective corresponde jamais aux tâches professionnelles telles qu'elles sont fixées par les institutions et les administrations officielles, représentatives de la classe dominante. Il ne l'est pas d'admettre que l'introduction d'une vision définie de la société dans la mise en œuvre des méthodes professionnelles facilite l'engagement des travailleurs sociaux dans cette voie. Bien entendu, de telles

## GILBERT MURY

options ne seront jamais sans inconvénients, sans risques, sans difficultés. Mais, précisément, ce qui serait utopique, ce serait d'imaginer que la classe dominante admettra de ceux qu'elle paye pour maintenir l'ordre moral, un comportement non conforme à ses intérêts, et cela sans réagir. Tout au plus peut-on observer que les survivances individualistes d'une déontologie centrée sur le client et le caractère interpersonnel de la relation mise en œuvre poseront des problèmes à une éventuelle répression.

Au fond, de quoi s'agit-il ? De prendre complètement au sérieux le devoir que se reconnaissent les travailleurs sociaux de faire passer l'intérêt du client avant tout autre, pourvu que soit reconnue cette évidence : le client n'est pas un Robinson Crusoë. Il n'est pas sur une île déserte. Il porte en lui une histoire personnelle qui est celle d'un dynamisme organique individuel au milieu des structures collectives. Par conséquent, il ne saurait tomber en dehors des déterminismes de classe.

### *Attente bourgeoise et activité du salarié.*

Ce sont là des hypothèses de travail que nous ne pouvons ici qu'exposer et non défendre. Mais, quand bien même nous aurions pu développer les faits et les analyses à l'appui de notre thèse, il nous faudrait reconnaître que la discussion reste ouverte. Ceux qui voient un flic dans tout travailleur social et tout psychologue devraient démontrer qu'il est réactionnaire d'entreprendre la réactivation de dynamismes personnels ébranlés par les agressions du système. Ils n'y parviendront que s'ils refusent de voir dans la personnalité des travailleurs un monde non pas clos sur lui-même, mais ouvert et porteur d'une amorce de participation au groupe ouvrier. Il peut s'agir aussi de l'appartenance à d'autres groupes sociaux dont les intérêts convergent avec ceux du prolétariat. Il ne semble pas non plus légitime d'identifier les attentes de la bourgeoisie, les tâches qu'elle entend voir exécuter par ses salariés, d'une part, et l'activité effective de chacun de ceux-ci, d'autre part. Il est bien clair qu'un enseignant est là pour intégrer chacun de ses élèves à la société bourgeoise, pour assurer par conséquent une hérédité sociale à la classe dominante, même quand celle-ci, par exception, admet dans ses rangs des fils d'ouvriers. Il est beaucoup moins évident que chaque enseignant se conforme nécessairement à un pareil modèle. Il existe une marge de

## L'EVOLUTION DU TRAVAIL SOCIAL

manœuvre qui tient à la fois à la nécessité où est la classe dominante de se présenter comme garante de l'intérêt général et surtout au soutien que les masses peuvent apporter à l'exécutant qui refuse d'exécuter.

Le service social présente en tout cas une caractéristique intéressante et probablement unique : la dame d'œuvre professionnelle est peut-être périmée. Mais la juriste au grand cœur, apte à solliciter des secours et à éviter les scandales sans modifier les situations réelles, n'a jamais été reniée par les institutions auxquelles elle appartenait. Ce sont les assistantes elles-mêmes, constituées en petits groupes, qui ont commencé à entamer un processus qui procédait d'ailleurs d'une volonté de modernisme parfaitement compatible avec une conception bourgeoise de la vie sociale, et non d'une perspective révolutionnaire. Mais par là même elles se sont mises en marge de la demande officielle. La double magie de la science humaine et de la profession médicale a permis ainsi à la psychanalyse d'ouvrir une brèche dans laquelle toute une critique de l'absolutisme moral et juridique de la bourgeoisie s'est engouffrée. Et cette montée de compétences nouvelles a séduit les écoles de service social qui ont suivi d'autant plus volontiers le mouvement qu'elles n'étaient enserrées ni dans le carcan de l'éducation nationale, ni dans les tâches d'exécution directe des consignes, même lorsqu'elles relevaient administrativement d'un service employeur.

Il en est résulté une situation étrange où, de toute manière, les assistantes qui sortent des écoles ne répondent pas aux intentions des administrations qui les emploient. Il existe une marge, et par conséquent un malaise. Une réflexion critique est en marche. Elle vise aussi l'ambition intempestive des réformateurs — apolitiques en fait — qui croient pouvoir passer de leur responsabilité effective : l'aide à la personne ou au groupe restreint, à une entreprise réformiste où se mêlent confusément la profession, la contestation de l'injustice et l'exercice d'un pouvoir réel à l'échelle de l'Etat.

En somme, il n'apparaît pas que le service social, tel qu'il se développe aujourd'hui, rende toujours et partout impossible à chacun de ses membres une attention vigilante et positive à l'autre, et même à l'ouvrier, en tant qu'ouvrier, c'est-à-dire lorsque la libération des dynamismes créateurs débouche sur une contestation probable du patronat ou du régime. En revanche, cette orientation professionnelle ne peut être ni reconnue, ni acceptée au niveau des instances administratives. Et elle ne peut pas non plus être la base d'une action collective de nature à ébranler les structures en place. Créer des condi-



## *GILBERT MURY*

tions dans lesquelles un travailleur durement frappé ou tout bonnement aux prises avec le grand automate de la société capitaliste développée peut moins difficilement s'affirmer lui-même, c'est un objectif accessible pour ceux qui en ont le désir et le courage. Tout le reste est action politique des militants révolutionnaires<sup>1</sup>.

Gilbert MURY.

---

1. L'auteur tient à mettre lui-même le lecteur en garde contre les omissions et les simplifications abusives de cet article. Mais il aurait fallu beaucoup de temps et d'espace pour être un peu complet. Ce n'est donc là qu'un poteau indicateur planté hâtivement.

## COMBIEN SONT-ILS ?

Assistantes sociales	20 000
Travailleuses familiales, Aides maternelles Aides ménagères Auxiliaires de puériculture	25 000
Conseillères ménagères	3 000
Conseillers d'orientation Psychotechniciens Psychologues scolaires	3 000
Educateurs spécialisés Moniteurs-éducateurs	10 500
Animateurs selon les estimations	2 500, 10 000, 15 000
	<hr/>
	64 000 à 81 500

De 1962 à 1968, le nombre des travailleurs sociaux a doublé.

*Sources : Panorama et perspectives du service social, par Jacques Baudot, chargé de mission au Commissariat général du plan.*